

## Nouvelle charge contre Heidegger

› Eryck de Rubercy

**H**eidegger : comment s'en débarrasser ? Telle est la question qui taraude en profondeur ses détracteurs, revenant régulièrement à la surface sans qu'ils ne parviennent à entraîner une mise à l'écart de son œuvre qui, selon Emmanuel Faye, aurait « bien plutôt sa place dans les fonds d'histoire du nazisme et de l'hitlérisme » (1). Depuis que Victor Farias a fait paraître, il y a près de trente ans, *Heidegger et le nazisme* (2), un livre que François Fédier (3) a qualifié de scandaleux, on a ainsi assisté à la mutation en « nazi et antisémite » du philosophe que Hannah Arendt considérait comme un « génie » (4). Car, de plus en plus, la complexité de ce dernier se dévoile, ne serait-ce que par le complément d'information apporté récemment par les *Cahiers noirs*, journal de pensée personnel tenu depuis le début des années trente jusqu'en 1970, ayant provoqué des protestations indignées pour être « parsemés de réflexions indiscutablement antisémites » (5) d'après l'opinion de beaucoup résumée ici par Roger-Pol Droit (6). Un colloque eut même lieu en 2015 à la Bibliothèque nationale de France sur l'épineuse thématique de Heidegger et « les juifs » (7).

Cette fois, c'est au tour de Guillaume Payen de publier avec les scrupules d'« une double culture : historique et philosophique », une biographie politique, *Martin Heidegger. Catholicisme, révolution, nazisme* (8), dont les travaux de recherche furent soutenus par la Fondation pour la mémoire de la Shoah. Autant le dire d'emblée : si les ouvrages sérieux

consacrés à l'œuvre de Heidegger – à commencer par ceux de Jean Beaufret (9) – constituent une vaste bibliothèque, celui-ci s'en distingue par le portrait extrêmement intime de son modèle qu'on découvre véritable don Juan s'attirant les foudres de sa femme, par ailleurs mère d'un fils illégitime. Alors certes, « une biographie dresse toujours le portrait d'un homme » mais on pourrait ici faire à son auteur le reproche d'avoir mis, non sans arrière-pensée, un peu trop les points sur les *i*. Et il est si facile de tourner en ridicule la moustache de Heidegger en la comparant à celle de Hitler! Ou de se moquer de sa petite taille! Ce n'est donc pas le « génie » philosophique du « maître de Fribourg » mais les revirements de sa destinée, dont la fin imposa à Guillaume Payen « de lutter avec force énergie contre une colère et un dégoût », qui l'auront conduit à lui consacrer une biographie. Dès lors, peut-on encore le croire lorsqu'il écrit que « “sans ire ni zèle” comme le voulait Tacite, il s'agit de ne prendre parti »? Sa conviction étant que ce n'est un mystère pour personne que le philosophe, qu'on voit ici « méprisant, menteur, égocentrique », fût avant tout nazi.

Et, certes, on ne saurait ignorer son tristement célèbre « discours de rectorat » de 1933. Sa démission de recteur de l'université de Fribourg-en-Brisgau le 14 avril 1934 n'est assurément pas suffisante pour l'en disculper. Pas plus que sa naïveté observée par Guillaume Payen lorsqu'il affirme qu'« apolitique, car dénué de connaissance et d'estime pour la politique concrète, le philosophe accordait beaucoup moins d'attention aux événements et à ses contemporains qu'à la philosophie et aux auteurs du passé ». Or sa biographie entend nous montrer le cheminement suivi par Heidegger – du seul point de vue politique – d'abord en mettant en avant son abandon du catholicisme au profit du protestantisme à une époque où la défaite touchait son pays en 1918 puis comment il rêva à une « révolution de la pensée » pour faire que la « jeunesse universitaire » pût

« laisser un esprit nouveau prendre forme dans le monde de manière créatrice », au moment où, comme beaucoup d'autres, il croyait que l'avènement de Hitler pourrait y contribuer. Au lieu de quoi, « ne réussissant finalement pas à imposer ses vues et sa personnalité [...] il se replia progressivement sur son enseignement », mais « sans nullement rompre avec le régime », commente Guillaume Payen, qui, du coup, fait de Heidegger le « suppôt d'un régime criminel » se prenant jusqu'au bout au sérieux et se retranchant encore plus fermement sur ses positions. Et de juger – fort de ses arguments à lui et de ce qu'il veut être des preuves à l'appui de ses dires – que le dessein philosophique de Heidegger, qu'il n'hésite pas au passage à accuser de plagiat d'un discours de Hitler, se réduirait à combattre « l'enjuivement croissant » de l'Allemagne. Et cela, en excluant les juifs de la nation malgré sa relation extraconjugale avec une juive. D'où se risque-t-il à supposer que « la conclusion s'impose vite, même si elle est discutable, que le philosophe a connu et approuvé le génocide » qu'il se serait aussi « employé à minorer » après-guerre; étant entendu que Heidegger « ontologisa, poétisa et historicisa cette idéologie criminelle et totalitaire, à laquelle il donna le plus haut degré de sophistication ». Ainsi le livre de Guillaume Payen se veut-il justicier « jusqu'après la mort » d'un Heidegger dont la pensée découlerait en droite ligne des thèses du nazisme avec son élément d'antisémitisme.

Reste que Heidegger, admettant avoir commis une « bêtise », a bel et bien comparu en 1945 devant une commission d'épuration constituée, sous l'autorité du gouvernement militaire, par l'université de Fribourg, dont il eut à rester éloigné jusqu'en 1950. Et c'est en 1966 qu'afin de s'expliquer sur sa conduite personnelle sous le nazisme, il accepta d'accorder au *Spiegel* un entretien pour lequel il avait demandé à être assisté de Heinrich Wiegand Petzet qui, par ailleurs, restitua dans un livre intitulé « Le che-

min de l'étoile » (10) les cinquante années d'amitié qui les lièrent. Or Guillaume Payen ne fait qu'en retenir le titre original (11) sans en faire la moindre citation. Sans prétendre qu'il ne s'y est pas reporté, l'équité non moins que la vérité historique n'auraient-elles pas voulu qu'il prenne la peine d'en mentionner des passages? Quant à l'œuvre de Heidegger, en serions-nous désormais délivrés? Rien n'est moins sûr; son étude philosophique pouvant très bien précéder et ne dépendre d'aucune publication destinée à la ternir aux yeux de tous.

1. Emmanuel Faye, *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie. Autour des séminaires inédits de 1933-1935*, Albin Michel, 2005, p. 513.
2. Victor Farias, *Heidegger et le nazisme*, Verdier, 1987.
3. François Fédier, *Heidegger : anatomie d'un scandale*, Robert Laffont, 1988.
4. Lettre de Hannah Arendt à Kurt Blumenfeld, 16 décembre 1957, *Die Korrespondenz Hannah Arendt-Kurt Blumenfeld*, Klostermann, 1995, p. 197.
5. Roger-Pol Droit, « Pour en finir avec Heidegger », *le Point*, jeudi 6 février 2014, n° 2160, p. 95.
6. Voir aussi « Heidegger était-il nazi ? Antisémitisme ? » entretien avec François Fédier, *Revue des Deux Mondes*, avril 2014, et « Heidegger, philosophe pour la France ? », *Revue des Deux Mondes*, mai 2002.
7. « Heidegger et "les juifs" », *la Règle du jeu*, Grasset, n° 58 et 59, septembre 2015.
8. Guillaume Payen, *Martin Heidegger. Catholicisme, révolution, nazisme*, Perrin, 2006.
9. Jean Beaufret, *Dialogue avec Heidegger*, 4 tomes, Éditions de Minuit, 1973-1985.
10. Heinrich Wiegand Petzet, *le Chemin de l'étoile. Rencontres et causeries avec Heidegger, 1929-1976*, Éditions du Grand Est, 2014.
11. Heinrich Wiegand Petzet, *Auf einen Stern zugehen*, Societäts-Verlag, 1983.